

Études littéraires africaines

BLYDEN (Edward Wilmot), *D'Afrique en Palestine*. Trad. de l'anglais, préface et notes par Xavier Luffin. Paris : CNRS éditions, 2019, 203 p. – ISBN 978-2-27111-903-2



Sarga Moussa

Numéro 50, 2020

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1076050ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1076050ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA)

ISSN

0769-4563 (imprimé)

2270-0374 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Moussa, S. (2020). Compte rendu de [BLYDEN (Edward Wilmot), *D'Afrique en Palestine*. Trad. de l'anglais, préface et notes par Xavier Luffin. Paris : CNRS éditions, 2019, 203 p. – ISBN 978-2-27111-903-2]. *Études littéraires africaines*, (50), 230–234. <https://doi.org/10.7202/1076050ar>

ment durable » (p. 179). L'adjectif « durable » s'applique, bien plus qu'au développement jamais entrevu, à ce mythe de l'interventionnisme salvateur, au nom de la disparition d'un état antérieur mythique lui aussi. Le piège se referme sur les populations concernées et ce, d'autant plus facilement que les indépendances n'entraînent aucune rupture, comme le synthétisent les formules suivantes : « les colons partent, les experts restent » (p. 98) et « protéger la nature, avoir le pouvoir » (p. 143). S'installe une stricte équivalence entre « l'invention coloniale de l'Éden », « la fabrique postcoloniale des experts » favorisée par de grandes institutions telles que l'Unesco, la FAO, le WWF, la FFI (*Flora Fauna international*) et l'UICN (*International Union for the Conservation of Nature and Natural Resources*), et « le mythe du développement durable » (p. 46).

La dénonciation de l'élaboration, en Europe coloniale puis postcoloniale, de la représentation d'un continent violé par la colonisation et désormais menacé par ses populations inconscientes des enjeux globaux est solidement étayée et aboutit à la remise en cause du mythe des forêts « primaires » (p. 60) au nom desquelles se fondent tous les combats en Afrique. La défense des populations autochtones, certes injustement chassées au nom d'une cause qui serait plus sacrée que leur vie, est moins convaincante en ce qu'elle ne s'appuie que sur le cas éthiopien, où les troupeaux n'ont en rien nui à la prolifération des animaux au nom desquels on les expulse. L'auteur ne nie pas les effondrements écologiques mais s'indigne que les populations soient davantage « criminalisées » (p. 296) que les utilisateurs de *smartphones* et d'ordinateurs (p. 29). Ce « colonialisme vert » consensuel que des journalistes ont nommé « écofascisme » (p. 31) semble bien difficile à contredire tant son argumentaire est ancien, partagé, relayé, diffus, apparemment motivé et largement financé. L'essai se clôt par un dernier et vibrant rappel en faveur des hommes : « Tant que les institutions internationales et leurs experts n'abandonneront pas cette politique écologique venue tout droit de la colonisation, les habitants des parcs africains subiront une violence quotidienne. Et pour eux, il y a urgence » (p. 296). Cette étude historique rigoureuse et très documentée ne manquera pas d'éclairer autrement nombre d'analyses de la nature en Afrique, y compris les approches littéraires, en particulier écocritiques.

Dominique RANAIVOSON

BLYDEN (Edward Wilmot), *D'Afrique en Palestine*. Trad. de l'anglais, préface et notes par Xavier Luffin. Paris : CNRS éditions, 2019, 203 p. – ISBN 978-2-27111-903-2.

On connaît la tradition du « voyage en Orient », dont l'âge d'or se situe au XIX^e siècle : de nombreux écrivains et artistes, en France, mais aussi plus généralement en Europe, ont accompli une sorte de Grand Tour dans le bassin oriental de la Méditerranée. Marchant sur les pas de Chateau-

briand, qui avait ouvert la voie avec son *Itinéraire de Paris à Jérusalem* (1811), ils accomplissaient un périple dont la dimension culturelle allait peu à peu l'emporter sur la fonction religieuse, celle d'un pèlerinage vers la Terre Sainte, perçue comme l'origine de la civilisation occidentale. Autour des années 1850, pour la génération des Nerval, Gautier, Flaubert et Du Camp, Jérusalem perd de son intérêt, au profit de villes comme Le Caire ou Constantinople, qui satisfont un besoin d'exotisme, lequel sera lui-même bientôt mis à distance, au début du xx^e siècle, par Segalen.

Le voyage d'Edward W. Blyden se situe à la fois dans cette tradition des pèlerinages culturels en Orient et en-dehors de celle-ci. Dans une éclairante préface, Xavier Luffin, professeur d'arabe à l'Université Libre de Bruxelles, retrace la vie de cet homme issu d'une famille d'esclaves affranchis. Né dans les Antilles britanniques en 1832, mort en Sierra Leone en 1912, Blyden fit une belle carrière d'abord dans l'enseignement et le journalisme, puis dans la politique, à la fois à Monrovia (Liberia) et à Freetown (Sierra Leone). C'est grâce à un pasteur néerlandais de l'Église réformée, le Révérend John P. Knox, que Blyden poursuivit ses études et se rendit en 1850 aux États-Unis, où l'admission au Rutgers Theological College lui fut refusée au motif qu'il était noir, comme le rappelle X. Ruffin. Ce racisme institutionnel fut certainement une blessure très profonde pour Blyden, homme par ailleurs extraordinairement cultivé, nourri de la Bible, mais aussi des poètes anglais et américains, et qui témoigna à plusieurs reprises, dans son récit de voyage en Orient, de la négrophobie à laquelle il dut faire face, en même temps que de sa propre position humaniste.

Il accomplit en 1866 un voyage de quatre mois, qui le mène de Monrovia à Jérusalem, en passant par la voie maritime : longeant la côte africaine, il détaille la vie à bord du bateau, où il partage sa cabine avec d'autres Noirs, et où il fait la connaissance de missionnaires européens ; il fait plusieurs escales, avant de séjourner environ deux semaines à Londres, où il assiste à une séance du Parlement, invité par Lord Brougham. Traversant ensuite la Méditerranée, il débarque à Alexandrie le 10 juillet : c'est là que commence le « voyage en Orient » proprement dit, avec ses étapes obligées, en particulier au Caire, avec la visite de la mosquée de Mohammed Ali et celle des Pyramides, puis, arrivé à Beyrouth, les excursions dans la montagne du Liban, enfin la Palestine, avec l'émotion ressentie face aux lieux saints et où, en pèlerin moderne, Blyden marche sur les pas du Christ, la Bible à la main.

Blyden publie son récit de voyage plusieurs années après son retour, sous le titre de *From West Africa to Palestine*. L'ouvrage est certes publié à Manchester, comme l'indique Xavier Luffin (p. 8), mais aussi, simultanément, à Londres et à Freetown : autrement dit, l'auteur s'adresse non seulement à un public occidental, mais aussi africain, même s'il s'agit sans doute d'un lectorat choisi, celui d'une élite noire cultivée, qui voisine avec des missionnaires occidentaux établis en Sierra Leone. *D'Afrique en Palestine* est donc la première traduction française (150 ans après la publi-

cation originale en anglais !), en intégralité, de ce récit de voyage constitué de douze chapitres. C'est, en soi, un événement éditorial.

Ce qui fait la particularité de ce récit est de deux ordres. D'une part – et ceci a bien sûr été souligné par le préfacier à l'occasion de sa traduction –, c'est l'origine africaine de l'auteur. L'itinéraire traditionnel en est évidemment affecté, et du coup les considérations que fait Blyden pendant toute la première partie de son périple, celle qui concerne l'Afrique et l'Europe. Ainsi, à propos de son passage à bord du bateau anglais sur lequel il embarque à Freetown, il relate : « Lors de ce voyage, le *Lagos* avait à son bord de nombreux passagers venus de diverses régions de la côte, plusieurs d'entre eux paraissaient ressentir un malin plaisir à insulter et à humilier les passagers africains. L'un de ces passagers moqueurs, je regrette de le dire, était un missionnaire de profession. [...]. Néanmoins, tout ce discours à propos de l'infériorité africaine, de la répulsion et de l'antagonisme radical ressentis par les Européens, né de la diversité raciale, est la plus prodigieuse des inepties [...] » (p. 40).

Mais la négrophobie n'est pas seulement le fait des missionnaires. À Londres, Blyden stigmatisera « le goût pour le dénigrement incessant des nègres » chez des membres éminents (Burton, Hunt, Baker) de la *Royal Geographical Society* : « Cela montre que tout en prétendant être de grands hommes de science, ils ont un manque criant de sentiment chrétien et de ce principe humain propre aux Anglais » (p. 73). Au fond, Blyden, avec une belle clairvoyance, prend l'humanisme chrétien à son propre piège : prétendant à un universalisme bienveillant, ce dernier ne fait en réalité qu'entériner des hiérarchies idéologiques qui structurent profondément la pensée et les comportements contemporains dans une Grande-Bretagne en pleine ascension impériale et coloniale. Au-delà de l'anti-racisme, Blyden revendique activement une dignité pour les Noirs, ce qui se manifeste de manière moins attendue dans son récit de voyage, par exemple lorsqu'il consacre une longue digression, à propos des Pyramides, à l'origine supposément africaine de la civilisation pharaonique – un débat qui sera relancé au XX^e siècle, mais qui avait déjà cours au XIX^e, et même à la fin des Lumières, par exemple dans le *Voyage en Syrie et en Égypte* (1787) de Volney, qui se dit convaincu que le Sphinx a des traits négroïdes. Si la plupart des voyageurs européens contemporains de Blyden ressentent une intense émotion, qu'elle soit esthétique ou intellectuelle, lorsqu'ils arrivent sur le site de Gizeh, la nature de cette émotion est bien différente chez l'auteur de *D'Afrique en Palestine* qui, après avoir cité le poète libérien Teage, voit dans les pyramides « l'œuvre de [ses] ancêtres africains » : « Je me sentis comme élevé au-dessus de la grandeur banale des temps modernes, comme si ma voix avait atteint chaque Africain dans le monde [...] » (p. 112-113). Quelle que soit la validité de l'argument scientifique, cette prise de conscience, par Blyden, de sa propre négritude et de la dignité de celle-ci sur un plan mondial, bien avant Césaire et Senghor, est extrêmement intéressante.

La seconde particularité de ce récit de voyage est la confession de l'auteur. Ce dernier est un presbytérien, c'est-à-dire un protestant issu du courant calviniste des Églises réformées anglophones. Cette appartenance, qui est à mon avis sous-évaluée dans la préface de Xavier Luffin, est importante pour comprendre la spécificité du regard que Blyden porte sur l'Orient. En effet, si le voyageur est très ému lorsqu'il voit la ville de Jérusalem pour la première fois, de loin, arrivant à cheval depuis Jaffa (c'est là un *topos*, qu'on trouve par exemple chez Chateaubriand, lui-même grand lecteur de pèlerins médiévaux), lorsqu'il se trouve dans la Ville sainte, il n'hésite pas à critiquer les pèlerins appartenant à d'autres confessions ; ainsi, il ironise sur les rituels d'adoration dans l'église du Saint-Sépulcre (« Je vis là-bas un grand nombre de pèlerins s'agenouiller et baiser les pierres sacrées du lieu – apparemment plus absorbés par la sainteté supposée du lieu que par l'adoration de Dieu », p. 168) – en quoi il vise aussi bien les chrétiens orthodoxes que les catholiques –, ou encore la prière des Juifs dans des synagogues (« Tous avaient cette manière particulière de bouger leur corps, se balançant d'un côté à l'autre, tout en priant et en chantant, comme s'ils agonisaient », p. 173), enfin la croyance des musulmans dans l'ascension céleste de Mahomet sur son cheval Borak (« ils montrent d'ailleurs dans le roc les traces laissées par ses sabots », p. 176). Il y a chez Blyden, parfois, un ton voltairien, une manière de s'en prendre au formalisme religieux (souvent suspecté d'hypocrisie), au nom d'une rationalité supérieure qu'on trouve un peu plus tôt, en Europe, dans le *Journal d'un voyage au Levant* (1848) de la comtesse Gasparin, une protestante genevoise ayant épousé un homme politique français de la même confession. S'agissant, par ailleurs, de l'attitude de Blyden face aux Juifs orientaux, signalons tout de suite qu'elle est complexe, ce qui rend son récit de voyage d'autant plus intéressant : s'il croit au discours antisémite, bien ancré dans l'Église catholique de l'époque et courant chez les voyageurs français contemporains, au sujet des Juifs meurtriers du Christ (p. 172), en revanche, il se dit extrêmement sensible à la vue du mur des Lamentations : « Aucun site à Jérusalem ne m'a plus ému que cet endroit retiré » (p. 180) ; il y a là, de la part de ce pèlerin noir protestant né sur le continent américain, s'étant établi dans deux pays africains, non sans être passé par les États-Unis à l'époque de la ségrégation raciale, un aveu qui laisse sans doute transparaître un sentiment de proximité, voire une sorte d'identification, fût-elle éphémère, avec le peuple de la diaspora.

D'Afrique en Palestine est un récit de voyage précurseur, dont la traduction en français, qui paraît très bonne dans l'ensemble (à l'exception de quelques maladresses, comme la traduction du titre anglais *Esq.* (*Esquire*) par « écuyer », p. 31 et *passim*), renouvelle et complexifie le « genre » viatique. Ce dernier constituait au fond déjà un premier *décentrement*, lequel se trouve, avec Blyden, accentué du fait de l'origine africaine de son auteur. Certes, celui-ci se sent parfaitement en phase avec les chrétiens réformés, d'où qu'ils viennent (il rencontre ainsi « presque tous les protestants de Jérusalem », p. 185), mais il ne peut pas ne pas être

conscient de sa spécificité noire, qu'on lui renvoie parfois avec violence, au pire dans un discours raciste, au mieux avec des commentaires condescendants. À l'instar de nombre de voyageurs occidentaux, Blyden est un grand lecteur, et son voyage est l'occasion de réactiver toute une mémoire culturelle. Mais celle-ci n'est pas la même que celle des pèlerins habituels. Blyden ne mentionne pas de prédécesseurs africains (du reste, il n'y en a guère qui auraient laissé un témoignage publié) et il ne cherche pas non plus à se démarquer de tel ou tel voyageur antérieur européen. Non, Blyden cite plutôt les poètes, qu'ils soient anciens comme Dante et Shakespeare, ou contemporains comme Longfellow, l'un de ses préférés, ou encore la fameuse *Negro's Complaint* (1788) de William Cowper, le poète abolitionniste anglais (p. 88).

La lecture passionnante de ce récit de voyage montre qu'il est toujours nécessaire de prendre en compte la dimension idéologique dans les études viatiques et interculturelles, en particulier dès lors que la question « raciale » intervient. Les études postcoloniales sont, en ce sens, indispensables, tout en demandant à être parfois dépassées : la question de l'eurocentrisme doit être ici reformulée, le double sentiment de marginalité du voyageur étant tributaire tout à la fois de son appartenance presbytérienne et de sa couleur de peau ; mais c'est surtout ce dernier facteur qui joue un rôle discriminant, sachant que Blyden n'a de cesse d'opposer à ses interlocuteurs racistes ou méprisants sa curiosité et sa culture, son intelligence et son ironie. Ce récit de voyage est aussi, en ce sens, un texte « politique » : dû à la plume d'« un personnage de premier plan de l'intelligentsia libérienne », que Xavier Luffin qualifie en même temps de « pilier du nationalisme africain-américain » (p. 8), c'est sans doute, sous réserve d'inventaire (on pressent qu'il y a là tout un champ d'étude à explorer), l'un des tout premiers témoignages, dans la littérature viatique, d'un auteur noir africain qui renouvelle en profondeur la tradition eurocentrée du « voyage en Orient ».

Sarga MOUSSA

BOFANE (In Koli Jean), éd., *Freddy Tsimba : Mabele eleki lola ! / La terre, plus belle que le paradis. Avec la contribution de Pascal Blanchard, Henry Bundjoko et Bogumil Jewsiewicki. [Avant-propos de Frédéric Jacquemin ; contribution de Catherine de Duve]. Bruxelles : Kate'Art éditions ; Bruxelles : Africalia ; Tervuren : Africamuseum [Musée Royal de l'Afrique centrale], 2020, 144 p., ill. – ISBN 978-2-87575-266-6.*

Saluons la sortie de presse de ce beau-livre, publié à l'initiative d'Africalia pour accompagner l'exposition temporaire (la première depuis la réouverture du Musée) consacrée au sculpteur Freddy Tsimba au Musée